

# Un conte de fée à Bucy-le-Long

## Le mariage de Francis Jammes

---

Ce mariage est resté dans notre mémoire comme un conte de Perrault, ou mieux (car la piété y tient une très grande place) comme un épisode mystique de la *Légende dorée*. Seule, en effet, la plume fervente de Jacques de Voragine serait capable de l'évoquer dignement.

Il était une fois, dans les premières années de ce siècle, une très jolie jeune fille, fort bien pourvue d'esprit et beaucoup plus cultivée que la plupart de ses compagnes. Elle se nommait Geneviève Goedorp et habitait, avec sa mère et sa sœur ainée à l'entrée de Bucy-le-Long, un charmant petit castel, à flanc de coteau, résidence actuelle de son cousin germain, notre collègue et ami, Philippe Dehollain.

Notre Président M. Ancien a découvert, dans les archives de Vauxbuin, que cette famille Goedorp, issue d'un Général de la première République et de l'Empire, nommé Chadlas, s'était fixée dans ce village depuis l'an I du calendrier révolutionnaire. Par sa mère, Mademoiselle Goedorp descendait d'une vieille famille soissonnaise de Magistrats, dont le noble et sévère hôtel, rue Plocq, est aujourd'hui le siège de la Croix-Rouge.

Très pieuse et passionnée de lecture (car elle faisait toute chose avec passion), Mademoiselle Goedorp ne dédaignait pas, pour autant, les plaisirs frivoles du monde, assez rares il est vrai, dans notre région. La première fois que je la rencontrais, c'était à l'occasion d'un pèlerinage à Notre-Dame de Liesse. J'étais entré, par hasard, dans un compartiment où elle se trouvait déjà, en compagnie de plusieurs jeunes filles de son âge. Je fus tout de suite émerveillé par l'animation prodigieuse et par la diversité de leurs propos, lesquels, à la vérité, ne me semblaient pas convenir exactement au pieux voyage que nous entreprenions. Dans une petite gare, entre Soissons et Laon, notre train s'immobilisa. A hauteur du passage à niveau, devant la barrière fermée, un détachement de Chasseurs à cheval avait mis pied à terre. Mes compagnes de voyage se précipitèrent pour mieux les voir. Comme toujours, en pareil cas, les jeunes officiers échangèrent avec elles toutes les mimiques d'usage, y compris l'envol de quelques baisers qui n'effarouchèrent nullement ces demoiselles. Un peu plus tard, je la revis, à Soissons, dans un bal que donnait un ménage d'officier. Elle dansait le cotillon avec un tout jeune sous-lieutenant, à peine sorti de Saint-Cyr. Ce coquebin ne semblait pas être un disciple bien ardent de Terpsichore; il gardait volontiers la position assise, mais sa

danseuse le prenait aussitôt par le bras pour le rappeler à son devoir, car elle ne voulait perdre aucun tour de valse. Je la rencontrais, une troisième fois, au mariage d'une de ses amies qui épousait un lieutenant de dragons. Comme compliment suprême à la nouvelle mariée, elle lui dit, d'un air d'envie : « Tu en as de la chance d'épouser un *col blanc* ! ».

De ces trois rencontres j'augurai, comme tout le monde, qu'un jour ou l'autre, Mademoiselle Goedorp, fille elle-même d'un très brillant officier, épouserait, tout naturellement, quelque joli cavalier, chaussé d'éperons d'argent comme le héros du célèbre « *A quoi rêvent les jeunes filles* ! ». Mais les desseins du Seigneur sont impénétrables. Cette fois, ils eurent comme instrument un très fringant écuyer, fils du Colonel de notre régiment soissonnais. Ce jeune centaure, ayant été recalé aux examens de Saumur, se trouvait fort désœuvré. Il prit très vite l'habitude de diriger ses promenades à cheval vers Bucy-le-Long, afin d'y conter fleurette à la jeune fille des *Egrets*. Or il advint que ce cavalier incomparable était, par surcroît, poète, et poète non dépourvu de talent. Musset aurait pu dire de lui qu'il avait « un joli brin de plume à sa cravache... ». Par un de ses oncles, le baron Toussaint, plus connu sous le nom de René Maizeroy, il avait été introduit dans le monde des lettres et s'était pris d'amitié et d'admiration pour un poète béarnais, alors peu connu du grand public, nommé Francis Jammes. A force d'écouter les éloges qu'il faisait de son poète favori, Mademoiselle Goedorp voulut en juger par elle-même. Elle se procura, sur ses économies, les œuvres complètes de Francis Jammes et s'y plongea de tout son cœur. Nous ne saurions parler ici de *coup de foudre* ; disons plutôt qu'elle fut soudain touchée par la grâce. Francis Jammes n'était pas seulement un très grand poète, mais un fervent chrétien. Son zèle religieux était, en outre, celui d'un néophyte, car après une jeunesse tourmentée, il ne s'était rallié à Dieu que vers sa trentième année. Francis Jammes n'avait pas écrit que des poèmes ; il était l'auteur de plusieurs romans qui acheverent de bouleverser sa jeune lectrice. Mademoiselle Goedorp se reconnaissait, avec ravissement, tout entière, dans les personnages de jeunes filles analysées par son poète, en particulier dans sa *Clara d'Ellébeuse*. Mais elle n'était pas fille à garder secrets ses enchantements intimes. Après plusieurs semaines de recueillement, un beau jour, n'y tenant plus, elle prit bravement sa plume et s'adressa directement au poète. Comment lui ouvrit-elle son cœur ? M. Robert Mallet a reproduit cette lettre dans sa thèse de doctorat consacrée à Francis Jammes. On peut certes y découvrir, ça et là, quelque trace de littérature, mais elle est, presque toujours, émouvante, pleine de gentillesse et de sincérité. Mademoiselle Goedorp décrivait, d'une plume alerte, les beautés de son jardin, la vue qu'elle avait de sa fenêtre, le petit ruisseau près duquel au retour de la messe elle faisait halte, tandis que les petits oiseaux y venaient boire.

Dans sa maison d'Orthez, le poète recevait parfois des lettres de jeunes admiratrices, mais jamais aucune d'entre elles n'aurait pu se comparer à celle-là. Il répondit sur-le-champ, ne cachant ni son trouble ni sa gratitude. A huit cents kilomètres de distance, un échange continué de lettres s'établit, qui devait aboutir au mariage le plus surprenant qu'on puisse imaginer. Certes toutes les lettres citées par Robert Mallet sont également empreintes de nobles inspirations, d'un amour commun de la nature et de Dieu qui veut bien nous la faire admirer. Francis Jammes aimait la nature sous toutes ses formes, depuis le brin d'herbe jusqu'au cèdre bleu de son jardin, et toutes les bêtes, de préférence les plus humbles, à la manière de Saint François d'Assise, mais chose curieuse, entre les deux épistoliers, c'est le poète qui garde le plus souvent, comme on dit, « les pieds sur terre ». Il ne craint pas d'écrire à cette jeune fille visiblement éprise et survoltée que divers membres de son entourage sont en train de lui ménager une entrevue avec une demoiselle qui, selon eux, offrirait toutes les qualités et convenances désirables chez une épouse modèle, et il ajoute qu'en cas d'impression favorable, il lui faudrait renoncer à son idylle soissonnaise ! Mais tout danger semble vite écarté car bientôt la correspondance reprend, plus exaltée et brûlante que jamais.

On s'est demandé comment, à une époque où les jeunes filles avaient mille fois moins de liberté qu'aujourd'hui, Madame Goedorp avait pu fermer si longtemps les yeux sur un commerce épistolaire tellement opposé aux usages et aux préjugés de règle alors dans la bonne société. Madame Goedorp était une femme de tête ; elle connaissait sa fille cadette et savait sa volonté de fer. Après s'être renseignée discrètement sur la personne et la famille de Francis Jammes, elle laissa donc le roman continuer jusqu'à sa fin naturelle. Profitant d'un pèlerinage à Lourdes, elle accompagna sa fille jusqu'à Pau, où devait avoir lieu la première entrevue. Comment celle-ci se passa-t-elle ? Sans doute le poète se montra-t-il charmé par la beauté, l'esprit, l'enjouement de sa princesse lointaine, mais quelle fut la première réaction de la princesse ? Nous ne la connaissons pas exactement mais nous pouvons l'imaginer. Il y a poète et poète ; un poète peut être prince charmant comme Musset, don Juan irrésistible comme d'Annunzio ou même pittoresque clochard comme le pauvre Verlaine... Francis Jammes n'était rien de tout cela. A vrai dire il n'était pas beau. Non que ses traits fussent laids, mais comment les eût-on distingués, à travers la barbe épaisse et broussailleuse qui envahissait tout son visage ? Il était lourd, manquait totalement de grâce et d'élégance... et par surcroît, il paraissait beaucoup plus que ses trente-huit ans bien sonnés, en face de cette jeune fille rieuse qui ne comptait elle-même que vingt-cinq printemps ! Mais si Ginette éprouva quelque chose qui pouvait ressembler à une déception, elle n'en laissa jamais rien paraître... La beauté de

Francis Jammes, c'était son cœur, son esprit, son immense talent. Dans un mariage avec lui (aussitôt décidé), elle estimait avoir la meilleure part.

Le mariage de Mademoiselle Goedorp ! A coup sûr, aucun des assistants ne l'a jamais oublié. Il y eut sans doute quelques grincheux pour dire que, dans ce fameux « conte de fée », la belle au bois dormant avait été réveillée par le sire de Barbe-Bleue, ou encore que le grand méchant loup allait sûrement croquer son joli petit chaperon-rouge, mais un tel bonheur transfigurait la gentille mariée que tous les visages en paraissaient émus. Francis Jammes, ce grand chrétien, était pourtant fort éclectique dans le choix de ses amitiés. Parmi les nombreux écrivains qui avaient fait le voyage pour assister à ses noces, on remarquait André Gide, dont les Souvenirs publiés par la suite, présentent des pages tout juste propres à faire rougir des singes !

Le poète se hâta d'emporter sa jolie épouse dans sa maison d'Orthez où, comme dans tous les bons contes de fée, ils furent très heureux et eurent beaucoup d'enfants... Francis Jammes poursuivit brillamment sa carrière. Il connut bientôt la grande gloire, comme s'il avait attendu, pour obtenir ce couronnement, la présence d'une jeune muse toujours prête à l'inspirer et à le servir. Cependant, même à cette époque heureuse, beaucoup de bons esprits manifestaient quelque peine à le comprendre. Il faut l'aimer sans discuter, l'aimer en dépit de ses singularités et de ses bizarries. Il faut admettre, une fois pour toutes, son goût pour les expressions familières, voire triviales, qu'il plaque, tout à coup, on ne sait pourquoi, entre deux strophes d'inspiration élevée. Aussi fit-il la fortune des imitateurs. Dans un de leurs célèbres recueils de pastiches, Paul Reboux et Charles Muller ont fabriqué, « à la manière de Francis Jammes », un poème sur « le pauvre facteur rural », qui restera classique comme un modèle du genre.

Lorsqu'il eut atteint la célébrité, ses amis le poussèrent maladroitement à briguer un fauteuil d'immortel. L'Académie se montre souvent fort indulgente envers des candidats sans bagage, pour peu qu'ils soient Ducs, Généraux ou Diplomates ; elle est moins accueillante pour les poètes. La vieille dame reçut très mal la suggestion qu'on lui faisait, Francis Jammes n'e correspondait point, paraît-il, au type conventionnel de l'écrivain académisable qu'elle s'était forgé, une fois pour toutes ! L'habit vert n'aurait pas ajouté grand'chose à la gloire de Francis Jammes et c'est l'Académie qui se serait honorée en l'accueillant dans son sein, mais l'estampille académique gratifie son possesseur d'un avantage matériel qui n'est pas négligeable, car elle revalorise sa signature, et ce modeste avantage n'aurait pas été inutile à notre poète, qui ne possédait qu'une fortune assez modeste. Francis Jammes aurait dû mépriser cette déconvenue, c'est-à-dire l'accepter en

silence, mais il avait pleine conscience de sa valeur ; une telle injustice lui fut cruelle ; il n'hésita pas à s'en venger par des paroles acerbes et par des épigrammes fort méritées.

Tel fut le seul nuage qui troubla la quiétude de ce couple modèle. Quand le poète mourut, dans son Béarn natal, Madame Francis Jammes continua d'être la servante fidèle de sa gloire, traitant, tour à tour, avec les éditeurs, les traducteurs et les administrateurs de la Bibliothèque Nationale pour mettre en lumière les œuvres de son grand poète. Elle est morte, elle-même, il y a quelques mois, ayant eu la chance de vivre jusqu'au bout, sans désillusion ni défaillance, le rêve merveilleux de sa jeunesse.

Comte Edgard de BARRAL.

---

Francis est revenu 24 ans plus tard dans notre église Saint-Martin de Bucy, où il s'était marié, pour présider aux côtés de notre évêque au baptême solennel des trois nouvelles cloches venant remplacer celles enlevées par les Allemands en 1914-1918.

Il ne pouvait mieux faire, pour commémorer le souvenir de celles qui avaient carillonné à toute volée, son mariage, que de faire graver sur chacune d'elles une dédicace poétiquement appropriée ;

— La petite, celle de l'ENFANCE :

Je crois, je chante.  
L'enfant plus près de sa source  
Voit du ciel la netteté  
Avant de prendre sa course.

— La moyenne, AGE MUR :

J'espère, je prie ;  
Lorsque l'on est au centre de l'année  
Le blé mûrit, espoir des Fêtes-Dieu.  
Lorsque ta vie arrive à son milieu  
Prie, escomptant la belle moissonnée.

— La grosse, LA VIEILLESSE :

J'aime, je pleure.  
Mon calice propage au loin gravement l'onde  
Des sanglots où tout homme à son dernier départ  
Reconnaitra l'écho des orages du monde.  
Seigneur, nous vous aimons, Seigneur il se fait tard.

Et depuis trente ans, nos réjouissances et nos deuils, annoncés par la voix de ces cloches, rappellent aux initiés le souvenir du tendre ménage.

Ph. DEHOLLAIN.